

David Bernard

Malaises de la vie *

« Il n'y a pas, contrairement à ce que l'on dit, remarquait Jacques Lacan, d'angoisse de mort. [...] Toute angoisse est une angoisse de vie¹. » Partant de cette remarque pour questionner le thème de ce séminaire, je me suis aperçu qu'aux côtés de cette expression, Lacan plaça d'autres affects touchant directement au sentiment de vivre. Ainsi évoqua-t-il pour exemple, en plus de l'angoisse de vivre, la « fatigue de vivre² » et la « honte de vivre³ ». Trois affects, qui chacun participent à ce qu'il nommera encore le « malaise de la vie⁴ ». Nous y reconnaîtrons une reformulation de l'expression freudienne « malaise dans la civilisation ». Elle permettra à Lacan de questionner en quoi le « savoir vivre⁵ », autre expression, que le discours moderne voudrait selon lui imposer aux sujets d'aujourd'hui, les affecte non seulement dans leur vie, mais dans le fait même de vivre.

Ainsi, dira-t-il, « il y a cette grande fatigue de vivre comme résultat de la course au progrès. On attend de la psychanalyse qu'elle découvre jusqu'où on peut aller en traînant cette fatigue, ce malaise de la vie⁶ ». À le suivre, le discours de la science, dans son alliance au discours capitaliste, a imposé en effet dans la vie quotidienne des sujets d'aujourd'hui quelque chose « d'impossible⁷ ». La raison en est que le discours moderne a introduit dans cette vie quotidienne une matérialisation du réel, par la

* ↑ Intervention prononcée dans le cadre du séminaire Champ lacanien « La vie, le sexe et la mort, selon les discours », le 18 décembre 2025 à Paris.

1. ↑ J. Lacan, « Conférence donnée au Centre culturel français le 30 mars 1974 », dans *Lacan in Italia 1953-1978. En Italie Lacan*, ouvrage bilingue, Milan, La Salamandra, 1978, p. 104-147.

2. ↑ J. Lacan, « Entretien de Jacques Lacan avec Emilia Granzotto », journal *Panorama*, Rome, 1974.

3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 211.

4. ↑ J. Lacan, « Entretien de Jacques Lacan avec Emilia Granzotto », art. cit.

5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 220.

6. ↑ J. Lacan, « Entretien de Jacques Lacan avec Emilia Granzotto », art. cit.

7. ↑ J. Lacan, « Conférence donnée au Centre culturel français le 30 mars 1974 », art. cit.

production de gadgets et autres objets de consommation, venus dominer les sujets dans leur rapport à leur désir. Lacan insistera alors sur les effets de cette domination⁸ des objets sur le sujet, qui tous viendront le dérouter de la voie de son désir et lui en interdire, disons, la respiration.

Du fait que ces objets ne soient que des objets plus de jouir en toc, leur effet sera d'abord, dira-t-il, un encombrement. Lacan en aura fait le principe du capitalisme. Le discours capitaliste consiste fondamentalement à produire des choses qui ne servent à rien, au regard du désir, et dont le sujet dès lors ne saura que faire. Il y a l'encombrement, mais aussi conjointement ce que produit l'encombrement : un étouffement. La production capitaliste a aussi pour principe, a-t-il démontré, non pas la production de tel ou tel objet, mais de toujours plus d'objets. En cela, leur domination à l'endroit des sujets sera aussi de l'ordre d'un gavage, autant que d'une dévoration. Les parlants « sont mangés par le réel », précise Lacan. « Ça nous [...] écrase. Ça fait en réalité plus : ça nous empêche de respirer, ça nous étrangle⁹. »

Pour autant, il y a une limite que ces objets ne seront pas parvenus à franchir, et qui n'est autre que celle que constitue en soi le désir. Pas un de ces objets qui ne parvienne à remplacer cet objet qui, lui, n'est pas effet de discours, mais de structure : l'objet *a*. En cela, l'objet *a*, dira Lacan, est l'objet « fatidique¹⁰ ». Les symptômes déjà lui redonneront sa place, quand par eux les parlants vomiront, selon son terme, ces objets dont on voulait les « satisfaire à gogo¹¹ ». Mais plus encore, de la rencontre de cet impossible à digérer, aura surgi comme nécessité la psychanalyse elle-même. Affectés dans leur vie, par la façon dont le discours est venu exploiter le désir, les sujets en ont appelé à la nécessité d'un autre savoir. Maintenant que par ces gadgets le réel a été matérialisé, remarque Lacan, les parlants « s'aperçoivent que ça n'a pas beaucoup de rapport avec leur vie de toujours. Je mets ce mot "vie" entre guillemets parce que ce n'est pas très sûr qu'ils vivent¹² ».

Souvenons-nous de Perec, dans *Les Choses*, écrivant ces lignes à propos du jeune couple, Jérôme et Sylvie : « Ils auraient aimé, certes, comme tout le monde, se consacrer à quelque chose, sentir en eux un besoin puissant, qu'ils auraient appelé vocation [...]. Hélas, ils ne s'en connaissaient qu'une : celle

8. ↑ *Ibid.*

9. ↑ *Ibid.*

10. ↑ J. Lacan, « D'une réforme dans son trou », 3 février 1969, inédit.

11. ↑ *Ibid.*

12. ↑ J. Lacan, « Conférence donnée au Centre culturel français le 30 mars 1974 », art. cit.

du mieux-vivre, et elle les épuisait¹³. » « Des millions d'hommes, jadis, se sont battus, et même se battent encore, pour du pain. Jérôme et Sylvie ne croyaient guère que l'on pût se battre pour des divans Chesterfield. Mais c'eût été pourtant le mot d'ordre qui les aurait le plus facilement mobilisés¹⁴. » « Ils avaient eu au moins la frénésie d'avoir. Cette exigence, souvent, leur avait tenu lieu d'existence. Ils s'étaient sentis tendus en avant, impatients, dévorés de désirs¹⁵. »

Puisque le thème de ce séminaire inclut la logique des discours, je souhaiterais à présent préciser l'une des voies par lesquelles ces objets captent les désirs des sujets, pour questionner ensuite comment, de là, ils affectent notamment les sujets dans leur rapport au sexe et à la mort. À suivre Lacan, il s'agit moins de ces objets eux-mêmes que de leur image, disons même leur emballage, autant que la façon dont ils emballeront les sujets eux-mêmes. Et en effet, qu'est-ce qui fait cette « frénésie d'avoir », ainsi que la nomme Perec ?

Lacan évoqua cet affect de frénésie à au moins deux reprises, et dans les deux cas, comme affect type de l'approche de l'objet du désir, de l'illusion de pouvoir le posséder et d'y trouver sa complétude. Il y a d'abord la « frénésie de notre science », celle qui, associée au capitalisme, ne cessera de produire toujours plus ces objets, censés venir boucher le manque qui affecte les êtres parlants et ce faisant suturer leur plaie structurale. « La frénésie de notre science », précise-t-il, ne repose « sur rien d'autre que sur la suture du sujet¹⁶ », et y fait office de « pensément¹⁷ ». Raison pour laquelle elle promet la satisfaction à gogo, la frénésie de la *fiesta*, dans sa fonction d'oubli. « La fête est ce qui ne laisse pas de souvenir, son devoir rempli¹⁸ », disait joliment Lacan.

Une autre occurrence indiquera en quoi la frénésie sera aussi l'affect signe de l'approche que le sujet fait de l'objet imaginaire du désir, en tant qu'il devrait justement promettre la suture de cette béance. L'excitation de Noël, avec son déballage des cadeaux, en donnerait bien des exemples. Lacan évoquera plutôt la « frénésie d'Alcibiade », celle qui s'empare de lui à l'approche de Socrate, dans la mesure précise où il « croit que son désir

13. ↑ G. Perec, *Les Choses*, Paris, Julliard, 1965, p. 26.

14. ↑ *Ibid.*, p. 75.

15. ↑ *Ibid.*, p. 120.

16. ↑ J. Lacan, « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse. Compte rendu du Séminaire 1964-1965 », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 200.

17. ↑ *Ibid.*

18. ↑ J. Lacan, « Discours de conclusion au Congrès de l'École Freudienne de Paris sur "La technique psychanalytique" », *Lettres de l'École freudienne*, n° 9, 1972, p. 507-513.

le vise¹⁹ ». La frénésie d'avoir pourra alors rejoindre une frénésie de l'être, sorte de triomphe maniaque, de jubilation moïque du sujet, tout près croit-il de vaincre le réel. Et pour cause, comme dira Lacan, l'objet imaginaire du désir n'est autre que sa propre image. « Plus l'homme s'approche, énonce-t-il, cerne, caresse ce qu'il croit être l'objet de son désir, plus il en est en fait détourné, dérouté. Tout ce qu'il fait sur cette voie pour s'en rapprocher donne toujours plus corps à ce qui, dans l'objet de ce désir, représente l'image spéculaire. Plus il s'engage dans cette voie qu'on appelle souvent improprement la voie de la perfection de la relation d'objet, et plus il est leurré²⁰. » En cela, l'objet agalmatique « porte à son extrême la méconnaissance de l'objet comme cause du désir²¹ ».

Au terme, l'image spéculaire apparaît comme un trompe-l'œil, qui à la manière d'un jeu de fête foraine, nous fait tendre la main, ladite pince, vers un objet que l'on ne pourra jamais attraper. Il est alors patent que le capitalisme, par ses publicités, ses vitrines et autres écrans, est aussi une science du maniement du regard et de la vision, pour mieux recouvrir le réel. Voilà qui éclaire notamment la raison pour laquelle Lacan fit grand cas d'un gadget parmi d'autres : la télé-vision. Ce qu'il appellera encore, jouant bien sûr de l'équivoque : les mass medi-a. La télévision est une façon de piéger le regard, non seulement en nous en mettant plein la vue, mais en venant satisfaire notre demande qu'il y ait des écrans, qui puissent voiler le réel de la castration, y compris le réel du sexe et de la mort. La pulsion scopique, remarquait Lacan, est celle qui protège le plus de la castration²². L'être parlant « demande un voile²³ », écrivait Pascal Quignard, « comme le linge que l'homme a mis sur le sexuel, comme le linge que l'homme a mis sur le mort²⁴ ».

Lesdits mass media portent ainsi bien leur nom dans la mesure où ils donneront à voir sur les écrans ces objets, des images du désir, faits pour capturer les désirs des *masses*. Des objets « plus de jouir en toc²⁵ », dira Lacan. Le discours du maître moderne, ajoutait-il, est un discours « du toc, de la publicité, des trucs qu'il faut vendre²⁶ ». Évoquer le toc ne relève pas ici d'un simple jugement moral, mais se réfère au leurre qu'est l'image de

19. ↑ J. Lacan, *Des noms-du-père*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 83.

20. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 53.

21. ↑ J. Lacan, *Des noms-du-père*, op. cit., p. 83.

22. ↑ Cf. notamment sur ce point J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op. cit., p. 278.

23. ↑ P. Quignard, *Sordidissimes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2005, p. 21.

24. ↑ *Ibid.*

25. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 93.

26. ↑ *Ibid.*, p. 146.

désir. Pour autant, pas de raison d'en conclure, dans un binarisme plat, qu'au-delà de l'image, du *fake*, s'atteindrait le vrai objet que vise le désir, et dont seule la psychanalyse aurait le secret. Le voile levé fera plutôt apparaître l'absence de cet objet désiré. Du consommateur, nous voici alors passés au sujet divisé par la cause de son désir. Ici, pas de sujet qui puisse se réfléchir comme désirant, sauf à ce que tout à coup s'avoue dans l'image une absence. Lacan en voyait l'écho dans ces vers du *Fou d'Elsa*, d'Aragon :

Je suis ce malheureux comparable aux miroirs
Qui peuvent se réfléchir mais ne peuvent pas voir
Comme eux mon œil est vide et comme eux habité
De l'absence de toi qui fait sa cécité²⁷

Aussi pour questionner les effets du discours de la modernité, Lacan nous invite-t-il à partir également de l'articulation entre la castration et les mass media. La castration, énonce-t-il, « doit être repensée sous l'angle de son rapport aux effets répandus, omniprésents, de notre science²⁸ », dont « les mass media, ne sont que le retour à la présentification²⁹ ». « Il y a bien un rapport entre ces deux points, insiste-t-il, qui ont l'air très distants³⁰. » Or parmi ces objets en toc mis en vitrine ou sur nos écrans, faits pour piéger notre regard et nos désirs, Lacan prendra notamment pour exemple la libéralisation du sexe. Un journaliste lui demande : « Maintenant qu'on met du sexe à toutes les sauces, sexe au cinéma, sexe au théâtre, à la télévision, dans les journaux, dans les chansons, à la plage, on entend dire que les gens sont moins angoissés concernant les problèmes liés à la sphère sexuelle. Les tabous sont tombés, dit-on, le sexe ne fait plus peur³¹... »

Réponse de Lacan : « La sexomanie galopante est seulement un phénomène publicitaire³². » Autrement dit, elle est le signe de cette frénésie maniaque encouragée par les mass media, lesquels seront parvenus à faire du sexuel un produit comme un autre du capitalisme. Elle est une promesse de bonheur, à la façon, note-t-il, de quelque détergent qui annoncerait, comme disait Coluche, pouvoir laver plus blanc que blanc, pour nous débarrasser, *sic*, de toutes nos impuretés. Amusant que Lacan compare cette sexomanie à un détergent, brandi sous les yeux des consommateurs, pour nous promettre le meilleur. Je cite : « Que le sexe soit mis à l'ordre du jour, et

27. ↑ Cité par J. Lacan dans *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 75.

28. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 277.

29. ↑ *Ibid.*

30. ↑ *Ibid.*

31. ↑ J. Lacan, « Entretien de Jacques Lacan avec Emilia Granzotto », art. cit.

32. ↑ *Ibid.*

exposé à tous les coins de rue, traité de la même façon que n'importe quel détersif dans les carrousels télévisés, ne constitue absolument pas une promesse d'un quelconque bénéfice. Je ne dis pas que ce soit mal [...]. Mais ça ne sert pas au niveau de la psychanalyse³³. »

Autrement dit, le problème n'est pas l'aspiration à plus de liberté, ici sexuelle. Et en effet, quels progrès sociétaux pourrait-il y avoir, si certain·es ne s'engageaient pas, sous d'autres discours, dans certaines luttes, pour défendre leurs droits et une équité juridique ? Le problème est plutôt à situer sur ce qui est fait de cette aspiration, soit ce que Lacan nomme une « fausse libéralisation ». Je souligne : il ne dit pas une fausse libération. Il y a bien une fausse libération qui par ailleurs existe non plus cette fois au regard du registre juridique, mais au regard de la limite que constitue le réel du non-rapport sexuel. La psychanalyse aura en effet appris de l'inconscient que cette limite ne se transgresse pas. Toutefois, parler de fausse libéralisation est autre chose. Il s'agit là de la façon dont le discours capitaliste peut de cette espérance commune faire son profit, à l'appui des produits et promesses qu'il déverse sur le marché. Et pour cause, du fait que le réel de cette limite ne peut être transgressé, alors son succès est garanti : pas un produit qui n'échouera dans sa promesse et qui, donc, n'appellera déjà au produit suivant. Obsolescence programmée, avait depuis longtemps diagnostiqué Günther Anders³⁴.

Face à ces mass media et à leur promesse, pour toutes et tous, de les guérir du réel du sexe par une fausse libéralisation « fournie comme un bien accordé d'en haut³⁵ », c'est alors au lien singulier que constitue l'offre d'une psychanalyse qu'en revient aussitôt Lacan. « La psychanalyse est une chose sérieuse qui regarde, je répète, un rapport strictement personnel entre deux individus : le sujet et l'analyste. Il n'existe pas de psychanalyse collective, comme il n'existe pas d'angoisses ou de névroses de masse³⁶. » En cela, il se pourrait qu'une psychanalyse conduise à désacraliser l'image. Souvenons-nous ici des mots que Lacan prêtait à Socrate l'analyste, s'adressant à Alcibiade s'imaginant près de posséder l'objet de son désir : « Connais que ce que tu poursuis n'est rien d'autre que [...] ton image. Aperçois-toi que la fonction de cet objet n'est pas de visée, mais de cause mortelle, et fais ton deuil de cet objet. Il n'est que ton image. Alors, [en conclut-il], tu connaîtras les voies de ton désir³⁷. »

33. ↑ *Ibid.*

34. ↑ Cf. G. Anders, *L'Obsolescence de l'homme*, Paris, L'Encyclopédie des nuisances, Ivrea, 2002.

35. ↑ J. Lacan, « Entretien de Jacques Lacan avec Emilia Granzotto », art. cit.

36. ↑ *Ibid.*

37. ↑ J. Lacan, *Des noms-du-père*, op. cit., p. 83.

Philippe Forest aura par ailleurs souligné comment, outre la vie et le sexe, la mort elle-même n'aura pas manqué d'être à son tour récupérée par la culture capitaliste et les mass media. La société capitaliste, souligne-t-il, est aussi une société de la consolation, autre image du Un. Ainsi, « du concept de "travail de deuil", que Freud a expérimentalement hasardé, la psychologie actuelle a fait un impératif dont tout le discours régnant fait la nécessité³⁸ ». « Toute une littérature prolifère ainsi dont les thèses – largement relayées par la culture de masse, sur les plateaux de télévision ou dans les pages de magazines – ont fini par acquérir force de vérité quasi scientifique, au point de n'être plus contestées par personne, et de commander automatiquement toute philosophie implicite de l'existence³⁹. » Il faut désormais faire, vite, son travail de deuil, et même le réussir, clament les voix des médias. « La résilience dans le deuil », dira-t-on dans le lexique du développement personnel. Or qu'est-ce que ce développement personnel, sinon une version moderne du moi fort, et sa commercialisation ? Il s'agira non plus de se faire au temps qu'il faut, qu'impose le réel, mais de s'imaginer maître et entrepreneur de son travail de deuil. Aller de l'avant, pour mieux laisser derrière la mémoire gardienne « des ruptures et des brèches⁴⁰ », disait Nicole Loraux, et se réadapter très vite aux prescriptions du discours moderne. Il n'y a donc pas seulement la libéralisation du sexe, mais aussi celle de la mort et du deuil, comme un autre bien « accordé d'en haut⁴¹ ».

À cette image moïque fétichisée, il est alors frappant d'opposer les images qu'à l'occasion d'un deuil l'inconscient peut faire surgir dans les cauchemars, ainsi que les mots qui les accompagnent. « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? », disait l'enfant perdu et soudain retrouvé dans la nuit, quand tout le monde dort, que les consciences justement sommeillent. Pour autant, rien dans ces retrouvailles rêvées, aucune image, qui ne vienne consoler cet homme. L'enfant, s'approchant de son père et lui prenant le bras, lui adresse en effet ces mots avec une voix pleine de reproches. Aussi n'est-ce pas une image consolante qui se produit dans ce rêve, mais une « vision atroce⁴² », dit Lacan, laquelle réveillera cet homme. Pourquoi atroce ? Pour la raison que si dans le rêve apparaît l'enfant debout et vivant, son image, loin d'être le reflet d'une unité, voire d'une union retrouvée, reconduira cet homme à une présentification de ce désir de père qui le déchire.

38. ↑ P. Forest, *Tous les enfants sauf un*, Paris, Gallimard, 2007, p. 118.

39. ↑ *Ibid.*, p. 119.

40. ↑ N. Loraux, *Les Mères en deuil*, Paris, Le Seuil, 1990, p. 21.

41. ↑ J. Lacan, « Entretien de Jacques Lacan avec Emilia Granzotto », art. cit.

42. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 58.

Dans cette image de l'enfant, énonce Lacan, le désir se « présentifie de la perte imagée au point le plus cruel de l'objet⁴³ ». Ici, aucun retour à l'harmonie du Un. L'image ne met plus en suspens, comme d'ordinaire, « le déchirement du désir⁴⁴ », mais y reconduit. Pas même de message à déchiffrer dans cette image, dès lors que « personne ne peut dire, énonce Lacan, ce que c'est que la mort d'un enfant⁴⁵ ». Tout juste vient-elle commémorer la rencontre manquée qu'est le désir, et son effet de division face aux questions laissées sans réponse que sont : la vie, le sexe, la mort. Il ne s'agit donc pas dans ce rêve du père en tant que père, de « nul être conscient⁴⁶ », mais tout juste du désir qui le divise, « le plus intime de la relation du père au fils⁴⁷ ». Dès lors, quelle était la faute de ce père que pointe le reproche de l'enfant, sinon celle qui s'opère de structure dans la rencontre manquée qu'est le désir ? Ici se révèle la vanité du capitalisme. Malgré tout ce que nous donnons à nos proches, remarque Lacan, qui donc n'aura éprouvé un jour que, malgré tout cela, quelque chose aura manqué ? Et même que, malgré tout cela, nous *les aurons « manqués*⁴⁸ » ?

Et pour cause, commente-t-il, nous n'avons toujours rapport à nos proches qu'à partir de notre fantasme. À ceux qui partagent nos vies, nous substituons les images et « couleurs⁴⁹ » de notre fantasme. Il en résulte que ce que nous voudrions rejoindre en eux, leur être, n'est jamais que le nôtre. Voilà ce que certaines expériences de la vie, à l'occasion d'un deuil, rappelleront. Nous manquons l'autre... « faute de l'avoir voulu⁵⁰ ». « Je n'ai pas mon enfant⁵¹ », écrivait Levinas. Ici, la faute du père ne sera donc pas à entendre au sens de la morale, de la mauvaise conduite, mais au sens du *faute de*, de la « faille⁵² » dont il aura nécessairement fait preuve, « en tant qu'il est un être désirant, dit Lacan, au regard de cet objet chéri qu'était son enfant⁵³ ». Au regard de la vie, du sexe et de la mort, l'inconscient nous reconduit ainsi, n'en déplaise à la « promotion du moi⁵⁴ » voulue par

43. ↑ *Ibid.*

44. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op. cit., p. 278.

45. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 58.

46. ↑ *Ibid.*

47. ↑ *Ibid.*, p. 66.

48. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 50.

49. ↑ *Ibid.*

50. ↑ *Ibid.*

51. ↑ E. Levinas, *Le Temps et l'autre*, Paris, PUF, 2014, p. 86.

52. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 198.

53. ↑ *Ibid.*

54. ↑ J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 122.

le capitalisme, à cette faille qu'est le sujet, où s'avoue un désir. Plus encore, l'inconscient nous reconduit à ce point où la vie, le sexe et la mort font trembler les semblants de savoir et de pouvoir. Raison pour laquelle ils font toujours scandale dans le discours du maître, moderne ou pas d'ailleurs. La grande helléniste Nicole Loraux l'aura démontré dans *Les Mères en deuil* : depuis toujours, le cri ne doit pas sortir de la maison⁵⁵.

55. ↑ N. Loraux, *Les Mères en deuil*, op. cit., p. 36.